DISSERTATION N.° 114.

SUR LA

FIÈVRE BILIEUSE GASTRIQUE,

CONSIDÉRÉE

DANS SON ÉTAT DE SIMPLICITÉ.

Tribut Académique,

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 22 NOVEMBRE 1822;

Par MARTIN-ETIENNE ALBIN,
De ST.-CHELY-D'AUBRAC (Aveyron).

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Medicus naturæ minister et interpres, quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat. BAGL., *de prax. med. l. I. c. I.*

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL-AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.° 62.

1822.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Vous de qui je tiens la vie et l'existence; vous qui avez fait de si grands sacrifices pour mon éducation; vous, enfin, qui ne voyez votre bonheur que dans celui de vos enfans, recevez cet écrit éphémère comme un faible gage de la reconnaissance la plus vive, de l'attachement le plus sincère et le plus respectueux.

A MA SŒUR.

Amitié inaltérable.

M.-É. ALBIN.

PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. Jacques LORDAT, *Doyen*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. M. J. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. J. L. Victor BROUSSONNET.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.
M. Alire RAFFENEAU DELILE.
M. François LALLEMAND.
M. Joseph ANGLADA.
M. César CAIZERGUES.



AVANT-PROPOS.

PÉNÉTRÉ des difficultés que présente l'art d'écrire, je ne me serais initié dans cette carrière épineuse, qu'après avoir long-temps consulté mes forces et laisé à la réflexion le soin de mûrir et d'accroître mes faibles connaissances. Mais voulant terminer mes exercices Académiques, je me vois forcé de réunir des idées sur un point quelconque de médecine.

J'ai hésité sur le choix, mettant en parallèle la médiocrité de mes moyens, et les difficultés que présentent les diverses parties de cette sublime science. Cependant j'ai pris pour sujet de mon dernier Acte probatoire, la fièvre bilieuse gastrique, comme étant une affection morbifique des plus fréquentes. On la retrouve par-tout, dans les villes, dans les campagnes, dans les hôpitaux, dans les camps; il est aussi peu de formes sous lesquelles elle ne puisse se présenter.

Baillou et Baglivi qui pratiquaient, l'un à Paris et l'autre à Rome, ont remarqué que cette maladie est plus fréquente dans les grandes villes; il paraît même qu'elle est plus commune chez les modernes qu'elle ne l'était chez les anciens; ce qui, comme l'observe Grimaud, tient moins au luxe et à l'abondance de nos tables, qu'au défaut d'emploi de ces moyens diététiques, dont les anciens faisaient, avec raison, tant de cas et tant d'usage; moyens qui tous tendaient à imprimer à l'organe cutané, une énergie, un ton qui se ré-

pétaient sympathiquement sur l'estomac et le tube intestinal, qui ont des rapports si intimes avec le système cutané.

Je n'ignore pas que ma dissertation renferme beaucoup d'imperfections; mais que peut-on attendre d'un jeune homme qui n'a encore rien vu par lui-même, et qui est obligé d'écrire pour remplir une tâche que la loi lui impose?

Des hommes du premier mérite ont jeté le plus grand jour sur la matière que je vais traiter; aussi il ne me reste qu'à suivre la route si heureusement tracée par les Stoll, les Tissot et les Finke.

Après avoir donné la définition de la maladie dont je vais m'occuper; après avoir parlé de sa synonymie, de son mode de propagation, je passerai successivement à l'étiologie et à la symptomatologie; je donnerai un coup-d'œil rapide sur la marche, la durée, le type, les complications et les terminaisons qu'elle affecte, et de là je serai naturellement conduit à parler du pronostic et du traitement.

Mes vœux seront remplis, si en offrant cet opuscule à mes illustres Maîtres, je puis obtenir leur indulgence paternelle, qui m'est si nécessaire pour soutenir mes efforts et accroître mon zèle dans la carrière honorable où je vais entrer; carrière épineuse, mais consolante pour un cœur vraiment philanthrope, vu qu'elle a pour but le bien de l'humanité.



DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE BILIEUSE GASTRIQUE,

CONSIDÉRÉE

DANS SON ÉTAT DE SIMPLICITÉ.

DÉFINITION. ON donne généralement le nom de fièvre bilieuse gastrique à celle qui a les caractères suivans: céphalalgie sus-orbitaire, tension douloureuse à l'épigastre, chaleur brûlante au toucher et répandue sur toute la périphérie du corps, nausées, vomissemens de matière verdâtre, soif plus ou moins forte.

SYNONYMIE. Febris biliosa, Hippocrate, Stahl, Selle, Tissot; Stoll; *sinochus biliosa*, Galien; *febris gastrica*, Baillou; *fièvre méningo-gastrique*, Pinel.

MODE DE PROPAGATION. La fièvre bilieuse simple peut être sporadique, endémique ou épidémique: elle est presque toujours endémique dans les contrées marécageuses.

CAUSES PRÉDISPOSANTES. L'affection qui fait le sujet de cet écrit, attaque les individus d'un tempérament bilieux, sec, et sur-

tout ceux qui sont tristes, rêveurs, mélancoliques, faciles à s'irriter. Quant à l'âge et au sexe, les auteurs et les praticiens se sont fort peu appesantis sur l'influence de ces deux circonstances, relativement à la production de la fièvre bilieuse; cependant Finke rapporte qu'il a remarqué que les adultes sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus fréquemment atteints de la fièvre bilieuse gastrique, que les enfans et les vieillards; que les hommes, sous des conditions identiques, éprouvent plus aisément cette maladie que les personnes du sexe. Pringle, qui a écrit avec beaucoup de justesse sur la maladie qui nous occupe, a observé que l'humidité, jointe à la chaleur, disposait ordinairement aux maladies bilieuses (1). En effet, cette disposition dans la température, précédée d'un air chaud et sec, favorise la dégénérescence bilieuse, affaiblit les forces digestives; l'estomac et les intestins deviennent bientôt des foyers de turgescence, et concourent ainsi à la production de la maladie. Nous rangerons encore dans les causes de la fièvre bilieuse gastrique, les émanations délétères respirées dans les hôpitaux, les camps, les prisons, les grandes villes, les lieux bas et marécageux voisins des eaux stagnantes, la malpropreté, l'insolation prolongée; suivant Callisen, l'usage d'alimens de mauvaise qualité, ou d'une digestion difficile, particulièrement les alimens gras, l'abus du vin ou des liqueurs spiritueuses, l'abus des vomitifs ou des purgatifs, une violente colère, l'usage de certaines substances médicamenteuses, comme des mercuriaux, des antimoniaux; l'omission d'un vomitif ou d'un purgatif qu'on avait coutume de prendre, la suppression de la transpiration ou d'autres évacuations habituelles, une diète inaccoutumée ou trop sévère, la constitution bilieuse de l'air, la saison de l'été; les coups violens reçus à la tête ou sur la région épigastrique, organes qui, liés sympathiquement avec le foie, lui font partager leur état maladif et altèrent ses fonctions; des passions tristes de l'âme long-temps continuées ou souvent répétées, les

(1) Pringle, observations sur les maladies des armées.

études sérieuses ou assidues, la vie sédentaire, les excès dans les plaisirs de la table ou dans ceux de l'amour, les veilles prolongées.

Causes occasionelles. De ce nombre sont, un travail excessif à l'ardeur du soleil, des boissons glacées prises lorsque le corps éprouve une forte chaleur et qu'il est en transpiration, l'ivresse, des peines morales survenues spontanément, une nuit passée dans la débauche, la diète animale; la privation de la nourriture végétale, des fruits de la saison; l'usage d'alimens indigestes, gras, huileux ou échauffans; les marches forcées pendant les chaleurs de l'été, les pertes de sang, les morsures de quelques animaux vénimeux, l'impression de certains poisons, les miasmes contagieux, les effets des purgatifs forts; enfin, les affections bilieuses peuvent être déterminées par toutes les maladies soit internes, soit externes, capables d'irriter vivement ou d'affaiblir le système gastrique, comme les chutes, les coups de feu, les plaies, les fractures et autres accidens qui bouleversent l'économie, ou forcent à garder le repos et exigent la diète.

Symptômes. A l'invasion de cette maladie, on observe le plus souvent parmi les symptômes précurseurs, des lassitudes, des douleurs générales dans les membres, des inquiétudes, du dégoût, des douleurs de tête au-dessus des sourcils; le blanc des yeux, le contour de la bouche et des ailes du nez, sont d'une couleur jaune verdâtre; le trouble des fonctions digestives, le visage rouge, les yeux animés, un sentiment d'amertume dans la bouche souvent pleine d'une salive insipide, amarescente ou écumeuse; la langue recouverte d'un enduit blanchâtre, mais le plus souvent jaunâtre, éprouvant quelquefois de légers tremblemens, ainsi que la lèvre inférieure. Ce tremblement existe quelquefois dans la mâchoire inférieure, comme l'a observé M. Double, et ainsi que l'avait déjà vu Sarconne dans l'épidémie de Naples. Le tremblement de la mâchoire ou de la lèvre inférieure, dit l'habile observateur de cette épidémie, joint à un certain sentiment de frisson, indiquait constamment qu'il existait dans l'estomac des matières saburrales qu'il fallait évacuer. Galien a vu ce tremblement de la mâchoire inférieure

arriver au moment où la nature préparait des vomissemens critiques (1). D'autres symptômes se remarquent : ainsi expectoration de matières d'une couleur jaune ou herbacée, rapports nidoreux, vomituritions de matières jaunes d'une saveur amère, acide; soif intense, désir de l'eau froide, des boissons acidulées ; rebut prononcé pour les substances animales, goût prononcé pour les fruits aigrelets, et pour la diète végétale. La peau est sèche, rude, brûlante ; souvent elle devient jaune, et la gravité de la maladie est assez ordinairement proportionnée à l'intensité de l'ictère (2). La respiration est gênée, l'air expiré a une odeur forte, repoussante, qui est une indication suffisante pour l'emploi des évacuans (3). Le malade éprouve, au creux de l'estomac, un sentiment de pesanteur et d'embarras avec douleur légère. Cette douleur s'exaspère par la pression, tout comme la douleur qui dépend de l'inflammation; quoi qu'en ait dit Leroy, et d'après lui M. Landré-Beauvais (4), l'hypocondre droit est soulevé, turgescent et douloureux. Les selles sont liquides, jaunâtres ou brunes. Les urines sont d'un jaune foncé, épaisses et peu abondantes, quoique rendues fréquemment : le sédiment qu'elles déposent est de couleur rose. Finke a observé que, lorsque la surcharge des premières voies décide des symptômes nerveux, les urines varient beaucoup, et que quelquefois elles sont très-claires (5). L'habitude du corps est basanée et verdâtre, le plus souvent maigre et sèche; la peau est rugueuse et aride, à moins qu'elle ne se recouvre d'une sueur visqueuse, qui indique l'éruption de divers exanthèmes. Le malade est triste, inquiet, fort impatient, dégoûté de tout; il arrive facilement au délire, il éprouve même quelques mouvemens convulsifs : le sommeil est totalement perdu pour lui, et s'il cherche à s'y livrer par intervalles, il est troublé par des songes tumultueux

---

(1) Double, Seméïologie générale.

(2) Double. *Op. cit.*

(3) Double. *Op. cit.*

(4) Double. *Op. cit.*

(5) Finke, *De morbis biliosis.*

qui l'éveillent en sursaut, et laissent dans son âme l'impression d'une tristesse et d'une inquiétude profondes. On remarque dans cette maladie des borborygmes, des flatuosités, des nausées, des vomissemens, lorsque la turgescence est supérieure; douleur du dos et des cuisses, selles plus ou moins liquides lorsqu'elle est inférieure; alternative de chaud et de froid, parfois de frissons : il ne faut pas prendre ce dernier symptôme comme invariable et constant. Finke rapporte que la fièvre bilieuse de Tecklembourg débutait tantôt par un léger frisson, tantôt avec une chaleur forte, et même âcre, qui quelquefois se manifestait au cou et le long de la colonne épinière. Tissot dit que, dans celle de Lausanne, les malades éprouvaient une sensation incommode presque continuelle de froid, au point qu'ils se chauffaient avec plaisir même dans les plus fortes chaleurs de l'été; qu'au bout de deux ou trois jours, ils sentaient un frisson qui les tourmentait pendant une ou deux heures, et qu'à ce frisson succédait une chaleur peu considérable, mais incommode, mordicante, portant sur les doigts de ceux qui les touchaient une impression âcre; laquelle chaleur était suivie quelquefois de légères moiteurs et jamais de sueurs abondantes, ces moiteurs ne procuraient aucun calme. Le pouls est faible, inégal, quelquefois fréquent ou intermittent; au bout de trois ou plusieurs jours, il y a rémission de symptômes dans la matinée; souvent alors la langue devient brune, elle est sèche dans son milieu : il y a ordinairement constipation et quelquefois diarrhée. Le malade éprouve des nausées continuelles, des vomituritions. On a remarqué que, si le vomissement est abondant, la fièvre peut cesser tout-à-coup.

Si la maladie s'aggrave, alors paraissent des angoisses, des resserremens avec chaleur très-incommode à la région épigastrique; quelquefois le malade sent des pulsations dans cette même région. On voit parfois des hémorrhagies nasales; bientôt la maladie fait des progrès rapides, les symptômes s'élèvent au plus haut degré d'intensité; à peine observe-t-on le matin une légère rémission; la chaleur, la soif, la douleur de tête, l'anxiété deviennent intolérables, la langue et la gorge se dessèchent, le malade ne peut

plus articuler, souvent il devient sourd, les yeux semblent enflammés, le pouls est serré et bat très-vite. Tel est à peu près l'ensemble des symptômes qu'offre la fièvre bilieuse gastrique. Il faut observer cependant qu'ils ne se présentent pas chez tous les malades, et dans toutes les circonstances, car chaque cas peut offrir, sous ce rapport, des anomalies particulières que le médecin ne doit pas ignorer, parce que chacune de ces anomalies peut exiger des modifications dans le traitement. Néanmoins, il faut regarder comme pathognomoniques les symptômes ci-après: couleur jaune, ou jaune verdâtre du pourtour des lèvres, des yeux, des ailes du nez et de la langue; la douleur à la région épigastrique, l'amertume de la bouche, le dégoût et les lassitudes.

Marche. La marche de la fièvre bilieuse gastrique, et généralement de toutes les maladies bilieuses, n'a pas cette régularité qu'affectent ordinairement les maladies inflammatoires; c'est ce qui en rend le pronostic, quant à la durée, assez difficile à établir. Toutefois, le plus grand nombre des praticiens s'accordent à dire que cette maladie se termine dans le courant de trois septénaires.

Type. Le type continu est celui que suit le plus ordinairement cette fièvre; ce mot étant pris dans sa véritable acception, c'est-à-dire, qu'elle présente chaque jour, vers le soir, des exacerbations qui arrivent presque toujours à la même heure, sans être précédées de frissons; elles sont seulement annoncées par une inquiétude et une anxiété plus considérables, et par l'augmentation de la soif et de la chaleur. Lorsque la fièvre bilieuse gastrique est intermittente, c'est communément le type tierce qu'elle affecte. Cette fièvre ne devient continue rémittente, lorsque toutefois elle ne l'est pas dans le principe, que vers le troisième ou le quatrième jour. A dire vrai, on ne peut guère assigner à cette fièvre de type constant, parce qu'elle est sujète à beaucoup de variations. La fièvre de Lausanne, décrite par Tissot, affectait un type rémittent avec un pouls très-fréquent; celle décrite par Finke, avait une marche uniforme, et lorsqu'il survenait quelques rémittences, c'était le soir qu'elles avaient lieu. Le retour des accès varie beaucoup;

tantôt c'est le soir, tantôt dans la nuit, tantôt le matin. Cependant on a remarqué que c'est assez constamment le matin qu'ils arrivent, mais un peu plus tard que dans la fièvre inflammatoire : ils présentent quelquefois les trois stades d'un accès de fièvre intermittente bien caractérisée, savoir : le froid, la chaleur et la sueur. Le froid dure peu, la chaleur est vive et dure long-temps, la sueur la suit ou simplement une légère moiteur ; mais ni la sueur ni la moiteur ne soulagent point le malade, du moins ce soulagement est bien faible.

Durée. La durée de la fièvre bilieuse gastrique varie ; elle peut se terminer le septième, neuvième ou quatorzième jour, ou se prolonger jusqu'au vingt-unième. Rarement elle excède les trois premieres septénaires. Si les causes ont été légères, elle peut ne durer qu'un ou deux jours : c'est alors la fièvre éphémère gastrique admise par Frank et quelques autres médecins.

Terminaison. La fièvre bilieuse gastrique se termine le plus souvent par des vomissemens spontanés, par des déjections de matières bilieuses ou pultacées. Nous ferons observer toutefois que, dans le commencement, les évacuations supérieures sont désirables, tandis que les déjections alvines sont utiles au déclin de l'irritation fébrile. Il survient quelquefois, dans le cours de cette maladie, des phénomènes qui, sans être critiques, peuvent amener un soulagement considérable : de ce nombre sont des sueurs abondantes, une urine déposant un sédiment briqueté, la salivation ; une hémorrhagie nasale, le flux hémorroïdal ou ménorrhagique, les éruptions cutanées, les furoncles, les aphthes ; enfin, la maladie peut se terminer par métaptose, et, dans ce cas, il peut survenir une fièvre adynamique, des phlegmasies de la muqueuse gastro-intestinale, la diarrhée ou la fièvre lente.

Complication. Cette fièvre peut éprouver des modifications, et prendre des formes particulières selon ses complications ; elle se lie assez souvent avec les fièvres angéioténiques, muqueuses, avec les grandes plaies, avec un état adynamique et ataxique, et même avec une affection vermineuse, comme l'a observé Finke

dans le cours de l'épidémie qu'il a décrite. Sur cela, Van-den-Bosch s'exprime ainsi : « Les praticiens les plus attentifs ont dû remarquer « que, dans les épidémies bilieuses, la présence des vers est la « complication que l'on rencontre le plus souvent. » M. le Professeur Broussonnet nous a fait faire plusieurs fois cette remarque sur les nombreux malades qu'il a eu à soigner l'été dernier.

Pronostic. Quand cette maladie est exempte de complication, elle présente peu de danger. Tissot, pendant la durée de l'épidémie bilieuse de Lausanne, n'a vu mourir qu'un seul individu ; encore était-ce un malade qui s'était livré aux conseils d'un charlatan, qui lui avait fait prendre des purgatifs drastiques, des préparations mercurielles, et des boissons vulnéraires. Du reste, la gravité du pronostic se mesure d'après l'intensité des symptômes que présente la maladie, et d'après les circonstances fortuites qui peuvent en altérer la marche, ou en changer le caractère. Si dès les premiers jours des sueurs considérables surviennent, que les vomissemens ne soulagent point le malade, qu'ils ne soient point bilieux, que les anxiétés précordiales persistent, qu'un élément putride ou ataxique se joigne à l'affection, et que par conséquent la langue devienne noire, fendillée, les hypocondres tuméfiés, les exacerbations fortes, fréquentes, irrégulières, que le ventre ne se relâche pas, qu'enfin l'évacuation survenant ne présente aucun caractère critique, alors on doit s'attendre à une issue funeste, ou du moins que la maladie sera longue, pénible et dangereuse. Dans les fièvres bilieuses gastriques, si la langue, au lieu de se dépouiller vers la fin de la maladie, devient villeuse et hérissée par le redressement de ses papilles, et qu'elle ne reprenne que lentement son état naturel, alors la crise est imparfaite, il y a souvent rechute ou du moins convalescence longue et pénible, le malade se traîne difficilement, il mange sans goût comme sans appétit (1).

Traitement. Les anciens médecins, ainsi que la plupart des modernes, étaient tellement persuadés de l'importance de la thé-

---

(1) Double. *Op. cit.*

rapeutique, qu'elle a été l'objet de leurs plus grands travaux. Il ne suffit pas, en effet, de connaître les formes variées que peuvent prendre les maladies, d'indiquer leur marche, de dire leurs différentes terminaisons et de savoir les distinguer entre elles, le point principal et essentiel est de les guérir. Dans le traitement de la fièvre bilieuse, comme dans toutes les autres maladies, il faut prendre en considération l'étiologie, l'état de simplicité ou de complication, les différentes périodes de l'affection morbide, le tempérament du sujet, sa situation morale, la saison, les localités: ce sont les sources de toute indication curative. Quoique je considère la maladie dans son état de simplicité, et par conséquent comme peu dangereuse, elle exige cependant que l'on garde, dans le traitement qui lui convient, une marche peu variable, dont l'omission pourrait avoir des suites fâcheuses pour le malade; et comme, dans le principe, il existe quelquefois un état d'éréthisme général, sur-tout chez les tempéramens irritables, il faut chercher à combattre d'abord cet état d'excitation, au moyen des délayans et des tempérans. C'est pour remplir ce but, qu'on donne des tisanes d'orge, de ris, de chiendent, acidulées avec le jus de citron ou avec un peu de vinaigre, des boissons mucilagineuses froides, le petit-lait, l'eau de veau, de poulet, l'eau de groseille, les lavemens émolliens auxquels on ajoute trois ou quatre cuillerées de vinaigre. S'il se manifeste quelque symptôme nerveux, on donnera une infusion de fleurs de tilleul, de feuilles d'oranger; on administre, dans la même vue, un léger opiatique. Si le malade est sanguin, fort et robuste, et qu'il présente des signes évidens de pléthore, on ne doit pas hésiter à faire une saignée légère; mais, hors ce cas, il faut être réservé sur l'emploi de ce moyen thérapeutique; car, en faisant une saignée trop copieuse, on pourrait favoriser la diathèse bilieuse, comme l'a dit fort bien Avicenne: *Sanguis est frenum bilis.* Une fois les indications ci-dessus remplies, on administre les émétiques, si les symptômes de turgescence existent toujours. On donne la préférence au tartrite antimonié de potasse, dont l'action secondaire se porte presque toujours sur le gros in-

testin. On a observé en même temps qu'il réussissait mieux dans les affections bilieuses des premières voies que l'ipécacuanha; celui-ci ayant la propriété de causer quelquefois la constipation. On pourrait l'employer de préférence au tartre émétique dans le cas de diarrhée; comme aussi chez les tempéramens nerveux, irritables, sujets à à l'hémoptisie, et cela, parce qu'il n'excite pas des efforts aussi considérables que le premier. L'administration de l'émétique est parfois contre-indiquée malgré les signes de turgescence; tels sont les cas de grossesse, de phthisie, l'imminence d'un accès de goutte; de la menstruation, l'inflammation, l'obstruction de quelque viscère, la disposition à l'apoplexie, les hernies irréductibles, un crachement de sang. Il est aussi formellement contre-indiqué dans une fièvre bilieuse, décidée après un accès de colère. Cependant, malgré les cas ci-dessus énoncés, il n'y a point de raison qui doive défendre l'emploi de l'émétique, si toutefois il est d'une nécessité absolue. L'omission de l'émétique peut avoir de grands inconvéniens; nous citerons à ce sujet le passage suivant de M. Double: « Messieurs « les partisans exclusifs de l'irritation fournissent de fréquentes « occasions d'observer cette diarrhée opiniâtre, et quelquefois « fâcheuse, qui se manifeste vers le onzième jour des maladies gas-« triques simples ou des fièvres bilieuses, lorsqu'on n'a pas satisfait « à l'indication bien saisie de l'émétique dès les premiers jours de « la maladie. Je suis heureux, ajoute-t-il, d'avoir ici à m'appuyer « de l'expérience de Sydenham, l'un des médecins les plus dignes « de foi, en matière d'observation sur-tout (1). » Pour calmer l'irritation qu'a pu produire l'émétique, et pour tâcher de procurer une bonne nuit aux malades, ce qui est très-essentiel, sur-tout après des efforts aussi fatigans que ceux qu'il produit ordinairement, le plus grand nombre des praticiens, et Sydenham sur-tout, recommandent de donner un calmant le soir du jour qu'on a fait prendre l'émétique; c'est ce que j'ai vu d'ailleurs faire par M. Broussonnet, à l'hôpital St.-Éloi de Montpellier. Il n'est pas rare de voir dispa-

---

(1) Double. *Op. cit.*

raître la fièvre après l'action du vomitif; mais, lorsque les symptômes de gastricité sont très-intenses, on est presque toujours obligé de faire vomir le malade deux et même trois fois. Ce n'est qu'au déclin de la maladie que la turgescence inférieure se montre. Les signes qui la caractérisent sont: l'amélioration que le malade éprouve; la cessation des nausées, des anxiétés, des douleurs de tête; le dépouillement de la langue, commençant par ses bords et sa pointe; les douleurs lombaires très-sensibles, s'étendant jusqu'aux articulations des genoux; des borborygmes, des coliques, l'intumescence du bas-ventre, des envies de rendre les excrémens, quelquefois la diarrhée. Quand tous ces phénomènes seront bien statués, on choisira, parmi les substances médicamenteuses dont la principale vertu est d'être purgatives, celles qui pourront remplir le mieux les vœux du médecin. Le Père de la médecine nous a donné quelques-uns des symptômes que nous venons de signaler, comme une des indications des purgatifs: *Si fiat tormen, et genuum gravitas, et lumborum dolor, deorsùm medicamento purgante opus habere significat* (1). Ainsi, la manne, les tamarins, la pulpe de casse, le séné mondé, la rhubarbe, le polypode de chêne, les sels neutres, tels que le sel de Gauber (sulfate de soude), sel d'Epsom ou de Sedlitz (sulfate de magnésie), la crême de tartre (tartrate acidulé de potasse), combinés ensemble et donnés dans des véhicules appropriés, comme une décoction de feuilles ou de racines de chicorée sauvage, de pissenlit, de chiendent, d'oseille, etc.

L'on devra réitérer la dose de ces médicamens, jusqu'à ce que le foyer saburral ait été déblayé en entier. Il est pourtant nécessaire d'être modéré dans l'emploi des purgatifs, afin de ne point occasioner un état de faiblesse dans le tube alimentaire, ou un flux diarrhoïque qui entraînerait l'individu dans des maladies beaucoup plus graves que celles qu'on aurait cherché à combattre. Dans les jours où on ne purgera pas (car quelquefois la répétition des purgatifs est nécessaire), on peut tenir le ventre libre par le moyen de lavemens laxatifs, ou par la limonade anglaise qu'on fait avec la crême de

(1) Hippocrate. Aph. 20, sect. 4.

tartre soluble : l'eau tamarinée sera également bien employée ; on la compose de la manière suivante : prenez eau d'orge, deux livres ; pulpe de tamarins, une once ; faites bouillir, et ajoutez sulfate de potasse deux gros, laissez fondre et coulez. Après la colature, ajoutez une once sirop d'écorce d'oranger : on fait prendre cette eau dans la matinée. Vers la fin de la maladie, et au moment où tous les autres symptômes diminuent ou disparaissent, si la blancheur sédimenteuse de la langue se manifeste ou prend de l'accroissement, c'est un signe favorable, et que l'on aurait tort d'attaquer par les évacuans ; il suffit alors de soutenir les forces de la nature par des amers et de légers toniques (Double. *Op. cit.*).

Convalescence. L'indication la plus rationnelle dans la convalescence, est de soutenir l'action de l'estomac et des intestins par les amers, tels que la chicorée, la gentiane, la petite centaurée, le trèfle d'eau, l'absynthe, la camomille, les feuilles d'oranger, le chamædris et le chamæpitys ; les extraits toniques, comme ceux de quinquina, de gentiane, d'absynthe : les vins chalibés, les eaux minérales ferrugineuses seront alors d'une grande utilité. Tissot observe que l'omission des toniques et des fortifians, après des fièvres des premières voies, est une des causes les plus ordinaires des affections nerveuses. Quant aux alimens, il faut les choisir parmi ceux qui sont de bonne nature et de facile digestion ; les viandes légères et les herbages, parmi lesquels on choisira de préférence les épinards, l'oseille, etc., en formeront la base ; toutefois, le malade doit en user avec sobriété, car les indigestions sont très-fréquentes après la fièvre qui nous occupe, et une indigestion peut rappeler tous les accidens de la maladie. Le bon vin pris modérément, ou dans une proportion déterminée par les habitudes antérieures, les fruits aigrelets, comme les cerises, les guignes, les groseilles, les fraises, les mûres, les framboises, sont très-bien employés. Tissot fait un grand cas de l'usage des raisins. Pringle en a parlé aussi avec avantage. L'exercice du corps doit concourir, avec la nourriture, au rétablissement des forces. La promenade à pied ou à cheval, sur-tout à la campagne, remplira convenablement cette indication.

FIN.